

Hadrien Laroche
La Restitution

roman



On a volé
la mémoire
de mon père.

Extrait de la publication

Flammariion

La Restitution

Du même auteur

Les Hérétiques, roman, Flammarion, 2006.

Les Orphelins, roman, Allia, 2005, J'ai Lu, 2006.

Le Miroir chinois, récit, Seuil, 2000.

Le Dernier Genet, essai, Seuil, 1997.

Au Pire, poésie, MEM/Artefact, 1990.

Hadrien Laroche

La Restitution

roman

Flammarion

© Flammarion, 2009.
ISBN : 978-2-0812-2647-0

Prologue sarmate

Personne ne m'attendait avec mon nom. L'aéroport de Vilnius n'est pas éloigné de la ville. Durant le trajet j'ai pu lire celui du chauffeur à droite de son portrait sur la licence affichée de manière lisible pour le client. La Mercedes a emprunté un boulevard à tombeau ouvert, tourné deux fois, avant de rejoindre l'avenue circulaire qui oriente le trafic autour de l'enceinte de la cité. La voiture a ensuite bifurqué à l'intérieur de la vieille ville. Dans ce quartier aux rues tortueuses, elle s'est peu après arrêtée à un carrefour. Au moment de payer, alors que je croyais fourrer le portefeuille dans la poche de mon imper, je l'ai jeté directement sur la banquette. Cuir noir sur moleskine noire : invisible. Avant de repartir avec mon portefeuille à l'arrière de son engin, le chauffeur m'a déposé sous un lampadaire devant un hôtel fermé. Ça commençait bien.

J'ai tourné autour du bâtiment sous l'éclairage jaune pendant une bonne heure. Les pierres de

l'enceinte évoquaient moins les murs d'un établissement pour voyageurs que ceux d'un monastère. L'espace d'une brève hallucination ces murs m'ont rappelé l'hôtel particulier des miens, rue Vivant-Denon. Des banquiers de père en fils. Pas de lumière aux fenêtres, personne. Heureusement une femme est passée. Je l'ai vue arriver un peu plus bas dans la rue. Elle est apparue à l'endroit où la rue fait un coude, un fichu sur la tête, un cabas dans une main, l'autre le long de ses cuisses. À cette heure tardive la vieille femme rentrait d'un pas tranquille. Elle m'a conduit deux ou trois rues plus loin, en passant par une petite place, le long d'un couloir de chantier adossé à un immeuble, sous un toit de bois, puis à travers une cour où étaient garées des automobiles. Sous un porche, elle m'a montré d'un doigt, plus loin dans la rue, l'enseigne de la pension Mona Lisa.

La réception était située au premier étage de cette bâtisse de style alpin néo-allemand. L'escalier qui menait à l'accueil était raide. Je suis monté avec ma valise de peau jusque devant le comptoir. Là-haut, une fille pianotait sur le clavier de l'ordinateur de la réception qu'elle avait basculé sur un site de célébrités – *Hola, Ah !* ou *Voici* – dont les pages éclairaient le plateau et au-delà. Penché au-dessus du comptoir, j'ai découvert un visage garce, ou plutôt grave, puis doux. Yeux verts, cheveux noirs. Elle a levé ses sourcils sur le visiteur : un visage animé, pâle comme le lait, parcouru de milliers de micromouvements. Au fond des mers les rayons du soleil font miroiter les pierres, provoquent des myriades d'éclats colorés,

chatolements vifs de couleurs qui semblent nager dans l'onde. Éclairée par l'écran maintenant revenu sur la page d'accueil de la pension, devant cet aquarium luminescent, vibrait une peau nerveuse comme l'oiseau-mouche. Cette fille était extraordinairement vivante. Puis ses doigts aux ongles peints ont lentement commencé le processus de l'enregistrement. Mes yeux vallonnaient sur son tee-shirt fraise.

— *First name ?*

— Hen...

Au moment où je lui ai donné mon prénom un brouhaha à l'étagage a avalé mes paroles comme la chèvre le télégramme dans une scène de *Jour de fête*.

— ... avec un i.

— *Surname ?*

— Berg.

L'institution ne demandait apparemment pas d'empreinte de carte bleue ni aucun papier d'identité. Une chance. Dans une langue étrangère à elle et à moi j'ai expliqué que je cherchais un endroit à l'écart, peu cher, dans un quartier animé, qu'une réservation à mon nom avait été faite depuis la France dans un hôtel voisin, que j'étais arrivé ce soir et avais trouvé porte close et qu'une dame qui passait là m'avait conduit jusqu'au lieu où je me trouvais maintenant. J'ai précisé que j'avais obtenu au téléphone dans cet autre établissement un prix très intéressant et que je ne souhaitais pas payer plus.

— Combien tu peux payer ?

Dans ma langue natale. Avec sérieux, détachement, une détermination glacée. C'était un coup de

poker. La surprise puis la précipitation m'ont fait mentionner le montant conclu avec l'autre établissement, moins quinze pour cent.

— Nous verrons ça demain, a brisé là la jeune fille.

Que diable fait ce petit garçon dans le couloir ? À cette heure il devrait être couché. Comme ils sont nombreux ces trophées sur les murs de l'escalier hélicoïdal ! Immense cette bibliothèque pour une si modeste pension ! L'imper plié à mon bras, je me suis glissé dans ma chambre au dernier étage de la pension. Le plafond en bois était incliné. J'avais soif. Autour de moi j'ai cherché un verre. Dans cette chambre dépouillée, table, chaise, de quoi se laver, armoire, rien de plus, il n'y en avait pas. Pieds nus, je suis redescendu à la réception pour en demander un. Alors que je me trouvais sur le palier du demi-étage, j'ai eu le temps d'apercevoir un homme qui tenait un garçonnet, la main de l'adulte formant pince sur l'avant-bras du petit qui sans se débattre ne montrait aucun plaisir à être ainsi transporté. De dos j'ai vu un crâne chauve, costume traditionnel de chasseur, manteau de Loden vert, alpenstocks frappés de petits insignes et dans sa main libre une canne siège parapluie, idéale pour les battues. Tous deux ont disparu par une porte dérobée. En descendant, j'ai ramassé sur une marche de l'escalier un croco pliant, deux serpents quasi comestibles avec bagues dans le nez et une soucoupe ; il y avait aussi un petit rat de cave vert. Délicieux. Je me suis approché du comptoir de la réception. L'écran de l'ordinateur était

ouvert sur un diptyque. Deux photos de classe ou maton montrant les visages d'une fille et d'un garçon d'une dizaine d'années. Ils étaient épinglés sur l'album de famille numérique d'une fratrie dont il eût été criant que rien ne reliait entre eux les deux membres de nationalités différentes, quoiqu'il fût également incontestable que plus d'un trait les rapprochait. Derrière le rideau pourpre qui abritait sa loge, la chambrière aux yeux verts a surgi. Aussitôt elle a pianoté sur le clavier de l'ordinateur et basculé l'écran sur le fameux site de célébrités. J'ai toutefois eu le temps de reconnaître parmi la paire de papillons épinglés sur la page virtuelle maintenant masquée le visage de ce jeune garçon au casque de cheveux blonds traîné plus tôt dans le couloir par une poigne de fer. Je l'ai regardée. Elle aussi. Dans notre regard j'ai pu distinguer le reflet de la joie du riche au fond de l'œil du pauvre.

— Il n'y a pas de verre dans ma chambre, puis-je vous en demander un ?

— Je viens, a répondu la fille.

Je suis remonté. Peu après, on a frappé à ma chambre. Au lieu d'entrouvrir la porte, de tendre le bras et de prendre le verre, je me suis effacé pour laisser passer la jeune fille. Le verre d'eau tenu dans la main gauche devant elle, elle s'est avancée dans la pièce puis a posé l'objet sur le bureau. Elle s'est retournée. Je lui ai demandé son nom.

— Letitia. Letitia Ann Lew. Prononce : loup, a-t-elle ajouté avant de quitter ma chambre, comme elle était venue, avec grâce.

J'ai alors pendu mon imper jeté en arrivant sur le lit fait. Comme je venais encore d'en faire l'expérience dans le taxi, la poche de cet imper est un véritable vide-poches. Une sorte de panier percé. Par cette poche je puis dire que je jette véritablement l'argent par les fenêtres de mon imper. Je l'ai acheté d'occasion. Les circonstances de cet achat sont assez particulières pour que je me les rappelle. Dans la capitale où se trouve le siège de l'Organisation, chaque jeudi je me rends chez mon boucher. Ils sont trois dans la boutique : lui, sa femme qui tient la caisse et un homme robuste qui n'a pas l'air content d'être là, la pièce rapportée. Lui me sert toujours moins bien que le patron. La patronne est assise derrière le comptoir à proximité de deux vitrines frigorifiques disposées à angle droit : l'une pour le cuit, l'autre pour le cru. Poulets et canards cuisent sur des tournebroches dans la rue. Après la sortie de l'école, appuyée contre la caisse, assise sur le tabouret que sa mère n'occupe pas, leur fille lit. Ils sont ingrats tous les trois. Lui porte une casquette, rasé approximativement, sa peau présente des traces de couperose sur les joues ; sa femme porte des lunettes à gros foyer et un pull de laine vert tricoté main. « Chateaubriand ! » Le patron me sonne. « Oui, monsieur Meurtdesoif. » Comme chaque fois dans la boucherie située dans la rue parallèle à celle du dépôt-vente, non loin du siège de l'Organisation pour laquelle je suis officiellement en mission ici, j'ai hérité cette fois encore d'une entrecôte premier choix. L'homme à la casquette me dicte ma commande. Je n'ose plus

demander autre chose car ce serait en quelque sorte rompre le contrat que j'ai avec la visière du chef. Accord tacite qui veut que le jeudi je paie au moyen de ma carte bancaire un pavé que je mangerai bleu. « Bientôt terminé Materoli ? » s'inquiétait également chaque fois Meurtdesoif au moment de me présenter l'appareil à carte bleue. La version internationale du rapport de la Mission dite Mattéoli sur la spoliation des juifs de France m'occupait alors, en particulier le volume consacré à la question du trafic illicite et de la restitution des œuvres d'art. Le jour où je lui demanderai trois côtes premières de l'agneau du Périgord nourri sous la mère, j'éprouverai un soulagement. Cette fois-là, j'aurai le sentiment d'exercer mon libre arbitre. Passer du chateaubriand aux côtellettes attestera la possibilité pour moi de changer de chemin. Ensuite je suis allé au dépôt-vente. En arrivant, j'ai posé le chateaubriand sanguinolent enveloppé dans un papier glissé dans une pochette plastique rose sur l'étagère au-dessus de la caisse. Les bouchers en général ne s'embarrassent pas trop de l'emballage des produits qu'ils vendent. De même ils dépècent sans états d'âme. Ils frappent la viande comme Moïse le Rocher, sans haine ni passion. J'ai déposé ma pochette contenant le morceau de viande sur les gants, à proximité des cravates et des portefeuilles, peut-être avec l'accord du gérant, qui peut surveiller ces objets placés au-dessus de sa caisse, un homme au crâne glabre, plus sûrement sans rien lui demander. Je l'ai fait pour être libre de mes mains et pouvoir feuilleter les portants où sont suspendus à

des cintres les chemises, les costumes et les manteaux. Il est quasi impossible de bien feuilleter les vêtements sans avoir les deux mains libres. La main droite tient le cintre tandis que l'autre palpe le tissu, ouvre le col, note la signature, la taille, glisse le long de la manche, va pincer l'étiquette agrafée en lieu et place des boutons de manchettes, enregistre le prix, avant de passer à la suivante puis à la caisse. C'est ainsi que j'ai trouvé mon imper d'occasion.

Après avoir défait ma valise dans la chambre, je me suis juché sur le chien assis. J'ai fumé une cigarette sur le rebord de la fenêtre en regardant les toits de la ville et le ciel au-dessus de moi. Deux femmes m'ont déjà accueilli depuis mon arrivée ici. Elles l'ont fait avec gentillesse, sans émotion, comme on secourt un homme affamé, en lui donnant un verre d'eau. Ce n'est pas la première fois que je perds mes papiers et mon argent. L'an passé, j'ai perdu deux cartes de crédit puis deux fois mon père. Ça ne m'empêche pas d'être vivant.

Demain, j'ai l'intention de demander à Herb de bien vouloir être ma banque pour deux ou trois jours.

PREMIÈRE JOURNÉE

Spoliation

La Jérusalem du Nord est réputée pour son temps de chien, surtout les mois d'hiver. Quelques semaines avant mon départ pour Vilnius, j'ai acheté l'imper fendu et oublié ma viande dans le dépôt-vente. Un jeudi, comme je l'ai dit. Jamais je n'aurais eu l'idée de déposer ma viande dans la boutique de seconde main. Le gérant n'aurait jamais accepté. Pourtant la fois où j'ai trouvé l'imper d'occasion, j'ai également oublié la pochette sanguinolente. Pourquoi diable aurais-je déposé mon chateaubriand dans cette boutique ? Personne n'a jamais vu un dépôt-vente dans lequel on peut déposer sa viande pour la vendre, ni d'ailleurs aucune autre nourriture. Pas même des fleurs. Qui voudrait acheter de la barbaque déposée par un inconnu ? Manger la chair laissée par un autre serait sans doute une expérience parmi les pires. L'expérience des générations ? La morgue est le seul dépôt-viande que je connaisse. Sans y avoir jamais mis les pieds, je tiens à le préciser. Pour aucun des

N° d'édition : L.01ELJN000263.N001
Dépôt légal : août 2009

La Restitution

*Hadrien
Laroche*



Arnaud Février © Flammarion

« Henry Berg n'a pas su qui il était ni d'où il venait. Il ignorait son père et il a ignoré qu'il n'était pas le père de son fils. On a volé sa mémoire à mon père comme j'ai été pillé de la mienne avant que me soit restituée une vérité qui n'appelle aucune restitution, sinon aucune émotion. Comme je l'ai déclaré à mes amis au café Beyle, ce que j'ai longtemps pris pour vrai, la fiction, apparaît maintenant au jour pour ce qu'il fut et demeure, une vie. Dans l'intervalle, mon enfance est devenue caduque. Passez muscade ! Papa a été privé de la parole car il était privé de la vérité. »

La Restitution constitue le dernier volet d'un triptyque sur « L'homme orphelin de son humanité ».

Né en 1963 à Paris, Hadrien Laroche a publié Le Dernier Genet (Seuil, 1997) et, depuis 2005, des romans, Les Orphelins (Allia, J'ai Lu) et Les Hérétiques (Flammarion, 2006).

ISBN : 978-2-0812-2647-0



9 782081 226470

editions.flammarion.com

Prix France : 18 €

09-VIII

Flammarion

Extrait de la publication